

HISTOIRE

Plus d'un siècle et ... trois maires seulement

Notre commune de Saint-Vaize présente cette particularité de n'avoir compté, entre le XVIII^e et le XX^e siècle, que trois maires en 123 ans. Depuis le Directoire jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale, se sont ainsi succédé avec une étonnante longévité Benjamin Berton, Jacques Bigois et Edouard Loizeau.

Benjamin Berton

Jacques Etienne Benjamin Berton - à cette époque le prénom usuel est souvent le dernier de la liste - naît à Taillebourg le 14 novembre 1772. En 1795, à seulement 23 ans, il accède à la mairie et conservera son écharpe pendant pas moins de 65 ans sous neuf régimes successifs. A chaque scrutin, il fut réélu au conseil municipal avec une impressionnante majorité pour être ensuite reconduit dans ses fonctions par l'autorité préfectorale. A cette époque, et sauf durant la brève respiration démocratique de la Seconde République, c'était en effet le pouvoir en place qui désignait le maire.

Cette confiance qui lui fut accordée par tous témoigne du sérieux et de la compétence dont il fit preuve. Même si on lui doit l'ouverture de notre première école communale en 1850, il fut cependant peu novateur, préférant à l'audace une sorte de tranquille conservatisme rural. Bon gestionnaire, habile, bienveillant, courtois, soucieux d'éviter les conflits, il ne fut jamais véritablement contesté.

Son aisance de « propriétaire » - c'était alors un statut social – et la responsabilité morale qu'elle impliquait à ses yeux, le conduisirent à avancer sur ses deniers personnels le montant d'une réparation urgente à la charpente de l'église que le budget communal ne pouvait supporter en 1842. Il se montrait tout aussi généreux à l'occasion des appels aux dons populaires. Ainsi, en 1859, il offrit presque le quart de la somme recueillie dans la commune pour l'armée d'Italie.

La fatigue apparut avec le grand âge. Alors qu'il prenait seul en charge la plupart des tâches administratives, il apparut nécessaire, en 1853, de lui apporter une aide. Comme souvent, c'est l'instituteur qui alors assura les fonctions de secrétaire de mairie.

Benjamin Berton, la signature encore ferme, présidera le conseil jusqu'au mois précédant sa mort, survenue dans sa maison de Port-la-Pierre le 16 octobre 1860. Il était âgé de 88 ans. Son décès fut déclaré par son petit-fils Etienne Baudry, bientôt mécène du peintre Gustave Courbet, et constaté par Jacques Bigois, son adjoint.

Jacques Bigois

Né le 4 décembre 1814 d'un père carrier au village de Lambert, Jacques Bigois était d'origine plus modeste que son prédécesseur. Entré au conseil le 30 juillet 1848, il fut élu à une discrète quatrième place ce qui ne l'empêcha pas de devenir adjoint le 3 septembre. A la mort de Benjamin Berton, qu'il avait suppléé dans les tout derniers jours de sa vie, il devint maire presque naturellement en 1860.

Bien que son mandat ait duré plus de dix ans et qu'il ait connu le bouleversement que représenta la construction et l'ouverture en 1866 de la voie ferrée traversant la commune, il restera un maire de transition. Vers la fin du Second Empire, une opposition commença d'ailleurs à se manifester. Il ne fut pas réélu en 1871 et sa gestion fut vivement critiquée même après son départ. Réelles

insuffisances ou règlement de comptes ? Il est difficile aujourd'hui de trancher avec certitude. La droiture et l'équité qui caractérisaient son successeur laissent toutefois penser que ces critiques n'étaient pas infondées.

Présenté comme « marchand de pierre », Jacques Bigois décédera dans sa maison du Chagneau le 6 juillet 1897, âgé de 83 ans.

Edouard Loizeau

Fils d'un propriétaire de Port-la-Pierre, où son grand-père était dit « marin » (comprendre : batelier), Edouard François Loizeau était né le 11 avril 1841. Entré au conseil en 1870, il fut élu maire dès l'année suivante à la chute de Napoléon III. Il appartenait au Parti républicain et occupa le fauteuil de maire pendant près de cinq décennies.

On s'accordait à lui reconnaître d'immenses qualités : intelligence et finesse, largeur de vues, sûreté de jugement, une franchise parfois un peu rude qui n'excluait pas une profonde humanité. Au-delà de ses fonctions, ses administrés trouvaient en lui un homme dévoué et de bon conseil qu'ils n'hésitaient pas à consulter pour des affaires privées.

Preuve de son ouverture d'esprit et de sa générosité, ce don d'un corbillard qu'il fit à l'église en 1900. La même année encore, alors que le préfet avait refusé l'achat sur les deniers communaux de bancs pour les fidèles, les conseillers et lui-même n'hésitèrent pas à se cotiser pour les acquérir.

Sa carrière politique dépassa les limites de sa commune quand il devint conseiller, puis bientôt président et doyen du conseil d'arrondissement. Il fut fait chevalier du Mérite agricole en 1885 puis élevé au grade d'officier en 1890 pour avoir très tôt, en viticulteur avisé qu'il était, participé à la reconstitution du vignoble ravagé par le phylloxéra.

Doté d'un physique solide et d'une excellente santé, il fut soudain frappé par une maladie incurable qui le terrassa en quelques mois. En septembre 1917, il fit une dernière apparition à la sous-préfecture puis délaissa le conseil municipal. Il s'éteignit chez lui le 22 février 1918, sans avoir eu la joie de voir s'achever une guerre qui l'avait tant désolé.

Christian BARBIER

Sources

Registres paroissiaux
Registres de l'Etat-civil
Registres des délibérations du conseil municipal